

**CHAPITRE 2 :**  
**LE PIÈGE SE REFERME**

Le petit chat se promenait tranquillement dans la grande maison.  
L'odeur émanant de la cuisine était à la fois délicate et très parfumée. Ça sentait un bon dîner en perspective si ses maîtres acceptaient de le lui faire goûter.  
Pour cela, il savait y faire.  
Il commençait par un petit miaulement pour attirer l'attention, puis il inclinait légèrement la tête sur le côté avant de montrer ses grands yeux noirs pleins de délicatesse.  
C'était imparable.  
Mais ce serait pour ce soir. Pour le moment, l'heure était à la balade. Il avait dormi toute la journée et se sentait particulièrement en forme.  
L'occasion d'aller jouer un peu.  
Mais pas tout seul cette fois. Il en avait marre de donner des coups de patte à une balle en caoutchouc. Il avait besoin de compagnie. Il passa son museau dans l'entrebâillement de la porte.  
Elle était là.  
Ça tombait bien.  
On allait pouvoir jouer ensemble.  
Il s'approcha de la petite fille et tourna autour d'elle en miaulant. Elle abandonna ses poupées et se saisit de lui pour le déposer sur ses genoux. Enfin, il avait trouvé ce qu'il cherchait. Des caresses et des câlins à l'infini. On jouerait plus tard finalement.  
Il s'étira de tout son long et ferma les yeux. Que c'était bon ! Ces petites gratouilles et ses caresses venaient de mettre en marche son petit moteur à ronronnement.  
Et puis, d'un seul coup, quelque chose n'allait pas comme d'habitude.  
Il frissonna et rouvrit aussitôt les yeux. Il avait mal.  
Il voulut se débattre.  
S'enfuir.  
Mais c'était impossible.  
Fermement maintenu, il sentait la douleur s'emparer de lui.  
La douleur intolérable provenait de son ventre. Il tenta de se débattre, mais c'était trop tard. Le sang se répandit dans son pelage d'ordinaire si doux.  
Son intestin grêle pendait déjà par terre. Son abdomen était ouvert en deux. violemment arraché par les mains de la petite fille qui fouilla à l'intérieur de ces organes, comme dans la hotte du père Noël.

\*\*\*

- Aaahhh ! cria Léa en se réveillant brusquement.  
Elle respirait rapidement.  
Essoufflée, son réveil était brutal.  
Foudroyant.  
- Un cauchemar, souffla-t-elle, c'est juste un cauchemar...  
Elle porta la main à son front imbibé de sueur et se tourna vers la vitre de la fenêtre. La vision du chat éventré par cette petite fille se reflétait encore devant ses yeux.

- Quelle horreur, ça semblait si réel ! pensa-t-elle encore sous le choc.

Le visage pâle et défait, elle se redressa sur son siège. Elle sortit une bouteille de son sac et en but quelques gorgées. Ses jambes étaient encore chancelantes.

Alors qu'elle reprenait peu à peu ses esprits, elle reconnut le paysage familier de l'agglomération troyenne qui s'illuminait dans la nuit. Le train ralentit et la voix du chef de bord annonça l'arrêt imminent.

« Mesdames, Mesdemoiselles, Monsieur, notre train arrivera en gare de Troyes dans quelques minutes. Avant de descendre du train, assurez-vous de n'avoir rien oublié à bord. La SNCF et l'équipe Intercités vous remercient de votre confiance et vous souhaitent une agréable soirée. »

Léa regroupa ses affaires et revêtit son manteau.

La plupart des passagers descendaient à Troyes, laissant quelques voyageurs endormis poursuivre leur voyage vers la Haute-Marne voisine. En se levant, Léa croisa un regard qui la fixait avec insistance. Une vieille dame d'environ soixante-dix ans. Petite, mais vigoureuse, le visage pétillant, avec un foulard noué autour du cou, elle essayait de capter l'attention de la jeune fille.

Il fallut de longues secondes à Léa pour comprendre qu'elle tentait désespérément de rentrer en communication avec elle.

Alors que le train ralentit davantage, elle regarda la vieille dame et la reconnut aussitôt.

- Tiens ! Bonsoir madame Dristielle, fit Léa en souriant.

- Bonsoir, Léa, comment vas-tu ? Je n'étais pas sûre que c'était toi...

- Excusez-moi, j'étais perdue dans mes pensées, je ne vous avais pas vue. Mais ça va bien. Et vous ?

- Comme une petite vieille, répondit-elle en rigolant.

- Vous revenez de Paris, je suppose ?

- Oui, je suis allée rendre visite à mon fils qui vient d'être à nouveau papa...

- Toutes mes félicitations. Vous lui transmettez mes amitiés, lorsque vous le verrez.

- Merci, je n'y manquerai pas. Et toi, alors, ma petite. Comment ça va ? Pas trop secouée ?

- Ça va mieux. J'ai passé tout l'été chez ma mère aux États-Unis, et je suis rentrée en France en septembre pour ma dernière année d'étude. Forcément, je pense toujours à ce qui m'est arrivé, mais j'essaie d'aller de l'avant... et pour le moment, ça va.

Le train s'arrêta sous la grande verrière en fer forgé.

Léa prit ses affaires et suivit son ancienne voisine qui descendit du wagon. Elles s'intégrèrent dans le flot des voyageurs, nombreux en ce vendredi soir à rentrer de Paris.

- Et ton père comment ça va ? Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu. Il était très inquiet au moment de ta disparation et puis il n'a plus donné de signe de vie pendant un bon moment. Je n'ai pas osé le déranger...

- Ça va. D'ailleurs, j'espère qu'il est là pour venir me chercher. C'est seulement le deuxième week-end que je reviens à Troyes. Je pense qu'il se sent un peu seul, alors j'essaie de revenir de temps à autre.

- Le pauvre homme, tout de même. Il a été bien perturbé par tout ce qui t'est arrivé. Je l'ai croisé plusieurs fois ces derniers mois, mais je crois qu'il ne m'a même pas reconnue. Il avait l'air absent...

- Un peu de fatigue probablement. Je ne manquerai pas de le saluer pour vous en tout cas. Ça m'a fait plaisir de vous revoir.

- Mais à moi aussi Léa. Bonne soirée et peut-être à bientôt.

- Au revoir.

Les deux femmes se séparèrent sur le trottoir de la gare.

Dans la nuit et l'humidité, Léa s'avança à la recherche de son père. Toujours garée en double file, l'Audi A4 break était bien au même endroit que d'habitude. Elle se dirigea vers l'imposante voiture noire, avec un sourire qui effaça définitivement le cauchemar de son esprit. Elle déposa ses affaires dans le coffre et monta dans la voiture.

- Bonsoir, papa, comment vas-tu ?

- Très bien ma chérie, et toi ? Tu as fait bon voyage ?

Après une seconde de réflexion, Léa préféra occulter son cauchemar.

- Oui, oui, et pour une fois, le train était à l'heure...

La voiture démarra et quitta la place de la gare qui s'était subitement agitée par l'arrivée du train.

- Au fait, j'ai un bonjour à te donner, fit Léa.

- Vraiment ? Qui donc ?

Ses mâchoires se crispèrent un instant.

- Madame Dristielle. Je l'ai vue dans le train. Elle rentrait de Paris également.

- Ah vraiment... Et... comment va-t-elle ?

- Ça avait l'air d'aller...

Elle n'en dit pas davantage. Il n'avait pas l'air de vouloir en savoir vraiment plus. Curieux, ce n'était pas dans ses habitudes.

Mais c'est vrai que depuis son enlèvement, son père avait changé. Elle le trouvait plus distant, plus froid aussi, parfois. C'était difficile d'avoir une vraie conversation avec lui. Elle avait mis ça sur le compte de la culpabilité. C'était lui qui l'avait encouragée à faire son année-césure alors que sa mère s'y était opposée. C'était lui encore qui avait participé au financement de ses vacances en Tunisie. Alors forcément, quand sa fille s'était faite enlever, même s'il n'y était pour rien, ce devait être difficile de ne pas s'en vouloir.

Pourtant, depuis son retour, alors que Léa allait de mieux en mieux, c'est comme s'il y avait une rupture difficile à combler. Ils y mettaient tous les deux de la bonne volonté, mais il y avait toujours quelque chose de vaguement artificiel. Quelque chose qui sonnait creux. Ils restaient dans les grandes lignes. Dans les généralités. La communication n'était pas difficile, elle était... étrange.

S'engageant dans les grands boulevards qui contournaient le centre-ville, ils arrivèrent rapidement sur le boulevard Pierre Brossolette, trait d'union entre le sud de l'agglomération et la ville. Le reflet des lumières des lampadaires filait à toute allure sur le pare-brise de la voiture. Les grands panneaux publicitaires qui fleurissaient à l'orée du grand centre de magasins d'usine faisaient la promotion de la prochaine semaine spéciale de soldes. Autoproclamée centre européen des magasins d'usine, la ville de Troyes accueillait tous les ans, plus de quatre millions de touristes qui venaient dépenser leur argent dans les nombreux magasins de marque sur le modèle des *factory outlets* que Léa avait connues aux États-Unis. Au moins quelque chose qui ne l'avait pas trop perturbée en rentrant en France.

Le père et la fille parlèrent peu.

Léa brisa finalement le silence.

- Et toi alors, quoi de neuf ?

- Pas grand-chose. C'est la routine habituelle. Je continue mes cours d'anglais à l'université et à l'ESC. C'est suffisant pour le moment. Ça me laisse du temps pour faire du sport et me promener un peu.

- Tant mieux, répondit Léa, pensive.

- Les cours se passent bien ? Tu arrives à suivre ?

- Oui, ça va. Un peu chargé en ce moment, mais bon, il ne me reste que quelques mois, et ensuite je serais enfin diplômée et prête à en profiter !

- Tu es bien la seule étudiante que je connais qui veut être pressée de terminer ses études pour travailler !

- J'ai dit qu'il me tardait d'avoir fini les études, sourit-elle, mais je n'ai jamais dit qu'il me tardait de travailler !

La voiture tourna à gauche au fond et continua sa route vers le quartier résidentiel de Saint-Julien-les-Villas, petite ville tranquille, arrosée par la Seine et ses belles demeures historiques. Après quelques minutes, ils arrivèrent enfin dans le quartier labyrinthique du Château des Cours. Lotissement d'inspiration américaine construit dans les années soixante-dix, il accueillait une population plutôt aisée vivant dans ces grandes résidences avec jardins et hauts arbres imposants.

Originaire de la région, c'était ici que son père avait acheté une maison, lorsqu'il avait quitté la mère de Léa au moment du divorce. L'occasion d'effectuer un retour aux sources avec sa fille. L'occasion de se reconstruire également. La séparation avait été pénible à vivre, bien qu'ils aient tout fait pour protéger Léa de ce conflit.

À l'époque, elle avait 15 ans.

C'était une adolescente qui s'apprêtait à entrer dans l'âge difficile. La France lui offrirait une bien meilleure vie.

Un environnement plus calme pour travailler.

Pour s'épanouir.

Du moins c'est ce qu'il s'était dit en achetant cette grande demeure. Surmontée d'un étage, elle était posée légèrement en retrait de la route au milieu d'un vaste terrain traversé par une allée centrale.

Dans la maison, Léa se dirigea aussitôt au premier étage et posa sa valise dans sa chambre qui n'avait pas changé depuis son adolescence. Toujours le même papier peint rose, le même lit avec l'épaisse couette couleur crème et le même bureau laqué blanc. Sur l'étagère, la chaîne hi-fi poussiéreuse n'avait pas bougé de son étagère.

Léa se sentait bien ici.

Elle était rassurée et confortée dans cet environnement qu'elle connaissait, même si au fond, elle n'y était restée que deux ans et demi. Le temps d'obtenir son bac au lycée Camille Claudel et de partir à Paris pour intégrer une classe préparatoire aux grandes écoles.

Après avoir posé ses affaires et ôté son manteau, elle se jeta sur le lit et s'étendit sur le matelas.

Elle ferma les yeux.

Ses muscles se détendirent.

Le week-end au vert s'annonçait bien. Les images venaient à elle naturellement. Des images positives. Deux jours à cocooner sous sa couette, à se lover devant la télévision et se promener en ville.

Et puis, les bonnes sensations s'éloignèrent.

Elles se transformèrent.

Son sourire s'estompa en quelques secondes.

Ses cauchemars à répétition, son enlèvement en Tunisie, son retour au pays, ses semaines passées à l'hôpital... Tout lui semblait à la fois vague, trouble et tellement proche. Son médecin avait mis ces mauvais souvenirs sur le compte d'un choc post-traumatique. Un mécanisme naturel de défense de son cerveau. Comme une libération de souvenirs progressive que son esprit avait gardés enfouis trop longtemps trop profondément.

Pourtant, au fond d'elle-même, Léa savait qu'il y avait autre chose. Les cauchemars qui revenaient à la charge étaient l'arbre qui cachait la forêt.

Quelque chose de terrifiant était en train de se préparer.

Méticuleusement.

Sournoisement.

Quelque chose qui se cachait dans les recoins de sa mémoire. Elle sentait que ces événements n'arrivaient pas par hasard.

C'est bien ce qui lui faisait le plus peur.

Et le pire, c'est qu'elle avait raison.

\*\*\*

Toujours escorté par le destroyer USS Paul Hamilton, le porte-avion Ronald Reagan voguait à près de trente nœuds en pleine mer. Les vagues étaient encore vives, mais le beau temps était revenu.

Au milieu de nulle part, les deux bateaux avançaient à pleine vitesse. Les équipages avaient hâte de rentrer. Cela faisait plus de trois mois qu'ils étaient en mer. Après une mission tactique au large des Philippines, ils avaient fait cap sur le Golfe d'Aden.

Le gouvernement américain avait organisé une opération de prévention et d'action pour lutter contre la piraterie somalienne qui mettait un peu trop en danger les intérêts américains dans la région.

C'était le pot de terre contre le pot de fer.

Lourdement armées et bien équipées, les interventions des militaires du porte-avion avaient été d'une efficacité redoutable : un supertanker libéré seulement deux jours après sa capture par des hommes qui n'avaient plus rien à perdre, et une prise d'otage avortée à temps sur un yacht de luxe un peu trop imprudent,

Le travail avait porté ses fruits, et il était temps de rentrer.

C'est alors qu'ils se dirigeaient en direction de leur port d'attache d'Hawaï que l'ordre de mission de la CIA était tombé. Une dernière étape avant un retour au pays bien mérité.

Dans la cabine de pilotage, les yeux rivés sur l'horizon infini de l'océan Pacifique, le capitaine O'Catson repensa à ses succès, mais également à sa femme et ses enfants qu'il n'avait pas vus depuis trop longtemps.

Il vérifia son écran de bord.

Si le temps se maintenait, ils arriveraient à bon port d'ici deux à trois jours.

Le soulagement était proche. Surtout pour les hommes qui avaient été blessés lors de l'intervention sur le camp ennemi dans la jungle.

Le docteur Colcese prenait soin d'eux. Ils seraient rapidement sur pied.

Heureusement, car le capitaine se sentait toujours investi d'une mission. Celle de ramener ses hommes à leur famille en un seul morceau.

La mission était presque accomplie.

À ceci près, qu'il devait ramener quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui n'était pas spécialement attendu. Du moins pour le moment.

On ne savait toujours pas qui c'était.

Une Jane Doe un tantinet embarrassante qui avait brièvement repris conscience hier soir avant de sombrer de nouveau.

Impossible de savoir comment elle s'était retrouvée dans ce camp, mais au vu des multiples traces de coups sur son corps, c'était déjà un miracle qu'elle ait survécu. Pour le moment, le docteur la surveillait constamment. Son état de santé ne s'améliorait pas, mais il n'empirait pas non plus. C'était déjà une maigre consolation.

Par précaution, le capitaine l'avait isolée dans une chambre à l'extrémité du navire et sa porte était gardée 24 heures sur 24 par un officier armé.

Simple précaution d'usage.

On n'était jamais à l'abri d'une infiltration ennemie.

Une fois arrivé à Pearl Harbor, il serait toujours temps de la remettre dans les pattes du Ministère de la Défense ou de la CIA.

Une voyageuse anonyme, occidentale et prisonnière d'un camp ennemi.

Cela ne pouvait que susciter l'intérêt.

Ou le trouble.

\*\*\*

- Léa, je commande une pizza, tu prends quoi ? Une quatre-saisons ?

La voix de son père la fit émerger de sa torpeur.

Elle se releva lentement de son lit et lui répondit en criant à travers la maison.

- Oui, c'est parfait. Merci.

Elle secoua la tête et se recoiffa. Elle sentit la fatigue lui peser sur les épaules. Une bonne douche

bien chaude. Voilà ce dont elle avait besoin. Elle se déshabilla dans la salle de bain et entra dans la cabine vitrée. L'eau chaude sur son corps pâle lui faisait du bien.

Son corps était musclé, dur comme la pierre, mais il n'avait pas encore résorbé tous les stigmates de son enlèvement, trois mois et demi après sa libération.

Comme si sa chair voulait garder quelque part la trace de cet épisode dramatique.

Un souvenir.

Profondément ancré en elle.

Pour ne jamais oublier.

Les nombreuses ecchymoses avaient disparu en quelques semaines. Des grandes traces bleutées, sombres et jaunâtres qui s'étaient développées sur ses bras, son dos, ses cuisses et son visage.

Les entorses avaient été bien soignées. Ses ligaments avaient apprécié le repos imposé par les médecins. Particulièrement la cheville droite et le poignet gauche.

Sans compter les trois côtes brisées. C'était le plus désagréable. Le plus douloureux. Mais le temps aidant, elles s'étaient ressoudées.

Les traces d'injections dans le creux du coude s'étaient également estompées. Des piqûres reçues par dizaines. Un traitement dont elle ne gardait aucun souvenir.

Mais tout ça, c'était du passé.

Elle avait simplement gardé une petite faiblesse à la cheville, mais avait repris le sport. Son ballon d'oxygène. Sa manière de sculpter de nouveau son corps. De se créer un bouclier.

Comme si elle savait qu'une nouvelle attaque était proche.

Une attaque imminente.

Et malgré tout ça, les cicatrices qui ne partiraient probablement jamais étaient le plus lourd fardeau à porter.

Son dos était lacéré et ses épaules écorchées.

À chaque fois qu'elle se regardait nue dans un miroir, ses démons intérieurs resurgissaient. Son corps avait été rapidement guéri. Mais pas son esprit.

Après de longues minutes sous les jets bienveillants, elle sortit de la douche. La salle de bain était envahie par la vapeur d'eau chaude qui flottait dans l'air. Elle passa la main sur le miroir et retira la buée. Son visage reprenait des couleurs.

Elle s'habilla et descendit dans le salon. Son père était assis dans le canapé devant la télévision.

- Alors, tu retrouves tes marques ? Tu n'es pas trop perdue ?

- Serait-ce une manière polie de me dire que je ne viens pas assez te voir ? sourit-elle.

- Mais non, voyons ! Je n'oserais jamais dire un truc pareil. Allez viens, installe-toi à côté de ton vieux père. Qu'est ce que je te sers à boire ?

- Un verre d'eau, s'il te plait.

- Tu es sûre ? Tu ne veux pas une bière plutôt ?

Interloquée, Léa s'arrêta une seconde.

- Pardon ?

- Je te demandais si tu ne préférerais pas une bière.

Il ne plaisantait pas.

Il avait l'air sérieux.

- Non merci, un verre d'eau ça sera parfait.

- Très bien, je vais te chercher ça.

Depuis quand son père avait-il oublié que Léa ne buvait jamais d'alcool ?

Avait-il un étrange comportement ces derniers temps, ou était-ce elle qui voyait le mal partout ?

Depuis qu'elle était partie étudier à Paris, elle avait comme l'impression qu'il avait du mal à s'adapter. Seul dans sa Champagne natale, sans sa fille, il était parfois perdu. Déconnecté de la réalité.

Mais depuis peu de temps, il avait changé. Elle ne parvenait pas vraiment à l'expliquer. C'était comme une étrange sensation de déjà-vu.

Il partait souvent en déplacement pour son travail. Des missions ponctuelles de conseils et de

formations un peu partout en France. Même s'il était absent parfois plusieurs jours, ou plusieurs semaines, sa relation avec sa fille n'en était pas moins fusionnelle.

Probablement une manière de combler le vide affectif qui entourait sa vie. La mère de Léa avait toujours été la seule femme de sa vie. Et même après le divorce difficile, il était resté en bons termes avec elle.

Pierre l'avait rencontrée lors de sa première année en tant que professeur d'anglais à Paris. Alors étudiante, elle était en échange pour une année d'études à la Sorbonne.

Le coup de foudre avait été immédiat avec cette belle Américaine originaire du Wyoming. Il lui avait fait découvrir Paris et ses secrets. Elle passait des soirées à lui raconter la vie aux États-Unis. Ils étaient sur la même longueur d'onde. Ils attendaient les mêmes choses l'un de l'autre. Une étrange osmose à la fois électrisante et émoustillante s'était emparée d'eux.

Si bien qu'à la fin de l'année universitaire, c'est finalement ensemble qu'ils partirent outre-Atlantique. La séparation était impossible pour le jeune couple. Puisqu'elle était venue à Paris, il la suivrait pour s'installer avec elle au pays.

Lorsque Jessica fut diplômée d'Harvard, ils quittèrent le Massachusetts pour la Californie où une nouvelle vie les attendait.

Une nouvelle vie qui trouva son apogée quelques années plus tard, lorsque la petite Léa vint au monde au *California Pacific Medical Center* de San Francisco.

- Tiens, voici ton verre. Je vais préparer l'entrée en attendant le livreur.

- Merci.

Léa le vida d'une traite.

- Papa, en attendant les pizzas, je vais faire un tour dans le jardin, histoire de prendre un peu l'air.

- Pas de problème, je t'appelle dès que c'est prêt.

Elle enfila un manteau et sortit.

Vaste étendue d'herbe plongée dans la pénombre, le jardin était recouvert par les feuilles mortes des grands arbres. La grande haie qui entourait la maison était comme une frontière impénétrable qui interdisait tout regard. Il n'y avait pratiquement aucun vis-à-vis.

La nuit était troublante pour Léa. Elle ne sentait pas l'air frais et déambula sans faire attention où elle marchait. Elle avança dans ce grand espace dans lequel, elle avait étrangement du mal à se retrouver. Elle s'assit sur une souche d'arbre.

Ce lieu lui paraissait moins poétique que dans ses souvenirs.

Était-ce la nuit qui avait pris possession des lieux ? Les ombres fantomatiques des grands arbres qui formaient un toit invisible ? Ou cette haie oppressante qui enserrait la maison ?

Malgré les nuages, la lune renvoyait une lumière blafarde sur le jardin. Ses yeux verts qui dégageaient habituellement une sérénité à toute épreuve, regardaient le décor d'un air inquiet. Une ambiance d'Halloween. Mais sans le folklore.

Elle essaya de remettre de l'ordre dans ses pensées.

Elle n'avait rien dit à son père concernant ses cauchemars qui revenaient, ses maux de tête, ses visions et ses malaises soudains. Elle voulait le protéger. Essayer de comprendre ce qui lui arrivait. Lui qui s'inquiétait pour rien, ce n'était pas le moment de lui en parler.

Lorsqu'elle se releva, le décor tourna autour d'elle.

La nuit se faisait plus écrasante que jamais.

Sa respiration s'accéléra et des bruits étranges lui revinrent en tête.

Des cliquetis.

Des bruits sinistres d'une chaise que l'on tire sur du carrelage. Ou d'une craie sur un tableau noir.

Un crissement aigu.

À glacer le sang.

Le sol tournait tout autour d'elle. Elle perdait lentement l'équilibre. Désorientée.



Les yeux mi-clos, elle distingua une lumière parmi l'obscurité.

Un petit éclat de couleur.

Une image

Une vision.

Elle se revoyait avec ses parents, elle venait de retrouver cette chaleur qui lui manquait. Cette bonne humeur communicative qu'elle avait perdue depuis longtemps.

Puis tout s'en alla brusquement. Aussi soudainement que c'était arrivé. Le jardin sinistre réapparut à ses yeux.

- Mon Dieu, mais qu'est-ce qu'il m'arrive ? soupira-t-elle en se sentant pâlir.

Perdue dans ses réflexions, elle sentit soudainement quelque chose la frôler.

Un objet qui venait de tomber du ciel.

Juste à côté d'elle. Avant de rebondir un peu plus loin.

Elle se retourna aussitôt.

Rien de grave finalement. Juste un ballon de football qui provenait de la rue. Elle s'en saisit et s'approcha de la clôture.

Cachée par l'épaisse haie, elle entendit des éclats de voix. Un groupe de jeunes du quartier se disputaient dans la rue. Ils devaient être cinq ou six, juste devant la maison. L'un d'entre eux fit tomber son vélo sur le trottoir.

- Espèce de débile, tu ne pouvais faire attention, non ?

- Et qui va aller le chercher maintenant ?

- Allez, vas-y, on s'en fout, elle est complètement vide la baraque !

- Arrête, comment tu sais ça toi ?

- Ben, ouais, le type est mort ça fait au moins six mois !

- N'importe quoi, j'ai vu une voiture la semaine dernière.

- Grave, y'a du monde dans la maison, c'est clair !

- Non, j'te jure, j'ai entendu mes parents qui en parlaient. Parait qu'il est trop bizarre comme gars. Il a totalement changé à cause d'un accident, je crois. Il fait flipper tout le monde...

- Donc il n'est pas mort, alors ? Tu dis n'importe quoi...

- Allez, laisse tomber...

- Euh, mais c'est peut-être une maison hantée !

Cachée derrière le mur végétal, Léa sourit en écoutant le groupe de jeune, en train de se faire leur film. De préparer mentalement leurs aventures de Goonies.

- Ouais, ben moi, j'mets pas les pieds chez un mec chelou...

- Toi, tu ne mettrais jamais les pieds nulle part de toute façon...

- Eh, moi j'veux récupérer mon ballon, alors si t'as la trouille, j'y vais. Ras-le-bol de tes conneries, mec !

- Attends, on va se faire choper...

- Et alors, on ne fait rien de mal. Je veux juste récupérer mon ballon qu't'as balancé de l'autre côté.

- Allez, moi j'y vais, y'a personne j'vous dis. Viens avec moi...

- Attendez, vous n'avez rien entendu ?

- Un bruit de pas. Genre des branches cassées ou quelque chose comme ça...

C'était le bon moment pour Léa.

Elle surgit bondit de sa cachette, le ballon entre les mains.

- C'est à vous le ballon ?

L'effet recherché fut immédiat.

- Ahhhh ! Putain...

- La vache, vous m'avez fait trop peur !

Léa sourit, satisfaite de sa bonne blague et balança le ballon de l'autre côté de la clôture.

Ils étaient effectivement cinq. Des jeunes du quartier qui devaient avoir entre dix et quatorze ans. Le plus âgé était assis sur son scooter, casque attaché à la poignée d'accélération.

- Allez on bouge d'ici. J'ai trop flippé...
- Au revoir madame.
- C'est ça ! répondit Léa, rentrez chez vous et ne traînez pas dehors !

Les jeunes ne demandèrent pas leur reste et se dispersèrent comme une volée de moineaux. L'instant d'après, un scooter, avec un autocollant Allo Pizza collé sur le carénage avant, ralentit devant la maison. Le dîner était enfin arrivé.

Il était près de minuit lorsque Léa abandonna son père toujours scotché devant la télévision pour aller se coucher. Elle monta les escaliers recouverts d'une épaisse moquette et une fois dans sa chambre, s'écroula sur son lit.

Les yeux fixés sur un vieux poster d'une de ses idoles d'adolescence, elle repensa à ses escapades nocturnes, où elle s'éclipsait discrètement de sa chambre par la fenêtre qui donnait sur le toit.

Elle n'avait jamais réalisé le danger que représentaient ses rares aventures lorsqu'elle passait son corps fluet par le velux avant d'escalader les tuiles glissantes et de s'accrocher à l'imposante branche du chêne qui donnait sur la fenêtre. Elle n'avait alors plus qu'à escalader le tronc par les petites branches pour toucher terre.

Le plan parfait pour sortir discrètement dans la rue où ses amies l'attendaient.

C'était l'époque rebelle.

L'époque où faire le mur était censé être cool et tendance pour aller crapoter une demi-cigarette dans la rue voisine, dans le jardin d'une copine que ses parents avaient laissée seule pour une nuit.

Malgré le changement qu'avait apporté le déménagement en France, elle s'était adaptée assez vite. Avait-elle fait le bon choix en suivant son père en France ? Cette question, elle se l'était posée des centaines de fois. Mais elle n'était pas sûre d'avoir vraiment la réponse. Ce départ vers la France avait été l'occasion de prendre un nouveau départ, de bousculer ses habitudes et son rythme de vie de *teenager* américaine.

Elle quitta ses souvenirs empreints de mélancolie et ouvrit son sac de voyage. Elle en sortit un cahier qu'elle n'avait pas ouvert depuis plusieurs semaines. Un journal intime qui la suivait de temps à autre.

À l'intérieur se trouvait l'ensemble des articles de presse qui étaient parus après sa disparition en Tunisie. Les plus anciens étaient datés du mois d'avril. Cela faisait partie d'un exercice que sa psychiatre lui avait donné. À elle de raconter la suite de l'histoire. De rédiger son futur. Un exercice d'écriture thérapeutique qu'elle n'avait toujours pas commencé.

Alors que la pluie commençait à tomber sur les carreaux de la fenêtre, elle se cala confortablement au fond de son lit.

Le dos appuyé contre le mur, elle se replongea dans la lecture de ces articles qu'elle connaissait pourtant par cœur. Peut-être aurait-elle ce soir le courage de commencer son devoir d'écriture. Rien n'était moins sûr.

### ***Une touriste française enlevée en Tunisie***

*« ... une jeune Française de 24 ans aurait été enlevée alors qu'une tempête de sable faisait rage dans le grand sud tunisien. Les circonstances de l'enlèvement ne sont pas encore clairement établies, mais il semblerait que la jeune femme voyageait seule dans cette région connue pour être une plaque tournante de nombreux trafics liés notamment au terrorisme islamique... »*

### ***Toujours aucune nouvelle de la Française kidnappée en Tunisie***

*« ... deux jours après son enlèvement, nous avons la confirmation de l'identité de la jeune femme disparue de l'hôtel tunisien où elle passait ses vacances. Il s'agit de Léa Waters, 24 ans, ayant la double nationalité franco-américaine. Étudiante à Paris, elle*

*réalisait une année césure pour le compte d'une organisation humanitaire britannique sur diverses missions en Afrique. Le Quai d'Orsay a pris contact avec ses homologues à Tunis et à Washington ... »*

#### ***Enlèvement de Léa Waters : qui est responsable ?***

*« ...la question est cruciale, puisqu'elle touche aussi bien l'école de commerce qui a laissé partir son étudiante sans s'assurer d'un minimum de précaution, mais également l'association « 4 a better world ». Son président, Brice Dewight, s'exprime d'ailleurs régulièrement dans la presse ces derniers jours pour assurer que toutes ses équipes sont mobilisées sur le terrain... »*

#### ***L'enlèvement de Léa Waters tourne à la crise diplomatique***

*« ... ce qui a été confirmé par nos informations sur place. Il semblerait que les représentants du Département d'État américain, l'équivalent de notre ministère des affaires étrangères, ont sévèrement mis en doute la capacité et la volonté des fonctionnaires français d'avancer sur la disparition de la jeune franco-américaine enlevée en Tunisie la semaine dernière. Le gouvernement américain s'est dit « particulièrement préoccupé » par cet enlèvement et les moyens mis à disposition pour résoudre la situation... »*

#### ***Toujours aucune nouvelle de la jeune Franco-Américaine enlevée en Tunisie***

*« ... alors que Jessica Waters, la mère de la disparue, vient de créer un comité de soutien en Californie, cela fait désormais plus de 10 jours que Léa Waters a été kidnappée par un groupe d'hommes dont on ignore toujours l'identité. Le Quai d'Orsay dit devoir travailler dans l'ombre pour enquêter, mais plus le temps passe, et plus les questions sans réponse s'accumulent. En attendant, la Tunisie a renforcé ses contrôles aux frontières avec la Libye et l'Algérie... »*

#### ***Mobilisation en Californie pour sauver Léa Waters***

*« ...la mobilisation semble faiblir en France pour retrouver la jeune Troyenne d'origine américaine. Sa mère a mobilisé une association qui continue de faire parler d'elle. Les pouvoirs publics assurent travailler discrètement, mais intensément sur l'enlèvement de Léa Waters disparue depuis un mois, sans qu'aucune piste ne soit cependant écartée... »*

#### ***Deux mois de captivité pour Léa Waters***

*« ... et tandis que de nombreuses questions restent toujours en suspens sur l'enlèvement de Léa Waters en Tunisie, il n'y a toujours aucune piste valable pour expliquer sa disparition. En dépit du manque de mobilisation, nous ne l'oublions pas... »*

En relisant ces coupures de presse avec toujours la même nostalgie, elle repensa à l'enfer qu'avaient dû vivre ses parents.

- Ils ont dû se sentir bien seuls dans cet enfer, pensa-t-elle en refermant son carnet.

Finalement, ce n'est pas ce soir qu'elle écrivait la suite de l'histoire. Pas d'inspiration. Pas d'envie. Le syndrome de la page blanche qu'elle allait bien devoir surmonter un jour ou l'autre.

Une fois en pyjama, elle ressortit sur le palier pour aller aux toilettes avant de se coucher. En revenant dans sa chambre, elle entendit la porte de la chambre de son père se refermer au rez-de-chaussée. Elle se glissa dans son lit. bercée par la pluie et le vent qui tourbillonnait à l'extérieur, elle s'endormit rapidement.

\*\*\*

Bip. Bip. Bip.

La quiétude de la chambre n'était troublée que par le bruit régulier du moniteur cardiaque. Un bruit précis, mesuré qui battait la mesure sans ciller. Toutefois, depuis quelques minutes, celui-ci s'accéléra.

Lentement.

Progressivement.

Les chiffres sur la console montaient en puissance au fur et à mesure que les minutes passaient.  
67. 75. 78. 82. 87. 93. 98. 103...

Son cœur s'accélérait. Il pompait de plus en plus fort. De plus en plus vite. Comme pour tirer Léa de son sommeil infini.

Elle le sentait dans son inconscient. Pour une raison inconnue, quelque chose lui disait que c'était l'heure. Le moment de remonter à la surface.

Mais pourquoi donc ?

Elle était si bien là-bas. Protégée dans un univers inconnu. En apesanteur, elle ne sentait plus la douleur ou la peur. Elle voulait y retourner. Elle fit un dernier effort et plongea. Elle se força pour descendre le plus loin possible.

Elle nagea vite et fort.

Pourtant, plus elle voulait toucher le fond, plus elle remontait.

La surface était proche.

106. 111. 114. 118. 124. 125

Le monitoring s'alarma. Une alerte retentit aussitôt.

Elle ressentait la douleur. Elle voyait la lumière. Ce n'était pas bon signe. Il y avait un problème. Elle n'avait rien fait de mal ! Tout ce qu'elle voulait, c'était juste rester dans les limbes.

Pourquoi lui imposer un tel enfer ?

128. 134. 137. 140.

Son corps sortit de l'eau. Les muscles tailladés par la souffrance. Le décor tournait autour d'elle. La lumière lui perçait les yeux. Le réveil était cinglant.

Léa bougea. Un peu. Elle sentit ses blessures lui tirailler les membres.

Elle ouvrit les yeux, petit à petit.

Sa vue floue se stabilisa finalement après quelques secondes. Les murs blancs l'éblouissaient.

Un bruit sourd tournait en continu autour d'elle. Comme un moteur. Un très gros moteur. Qu'est-ce qui s'était passé ? Elle voulut redresser la tête, mais elle ne pouvait à peine bouger. Son corps était complètement ankylosé.

Soudain, elle entendit le bruit d'une porte.

Une serrure qui s'ouvrait.

Le grincement des gonds qui pivotait. Puis des bruits de pas qui se précipitait sur elle.

- Calmez-vous, tout va bien. Vous êtes en sécurité. Est-ce que vous m'entendez ?

Le son parvenait à ses oreilles. La voix était douce et grave. Un bruit apaisant qui la rassura ? Mais son cœur tapait toujours comme un sourd dans sa poitrine.

142. 143. 145.

Elle ouvrit la bouche. Sa mâchoire était douloureuse. Un craquement sourd se fit entendre lorsqu'elle baissa sa mandibule. Aucun son ne sortit de ses cordes vocales. Tout juste un bruit rauque.

- Très bien, vous m'entendez. C'est très bien. Est-ce que vous me comprenez ? Est-ce que vous parlez anglais ?

Penché sur elle, le docteur sortit une petite lampe qu'il alluma et agita devant ses yeux.

- Les pupilles sont dilatées. Le rythme cardiaque s'est stabilisé et redescend. Ça a l'air d'aller mieux, marmonna-t-il dans sa barbe.

Léa secoua la tête de haut en bas.

Elle s'efforça de parler une nouvelle fois. Sa gorge était douloureuse. Un son encore plus grave en sortit.

- Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça.

Elle rouvrit la bouche. La troisième fois fut la bonne. Le bruit se transforma en paroles intelligibles.

- Où... où suis-je ?

- Calmez-vous, tout va bien. Vous êtes sur un bateau. Dans une chambre médicalisée. Je suis médecin. Nous sommes ici pour vous aider. Est-ce que ça va ?

- Oui... Non... enfin, je ne sais pas trop.

- On va regarder ça, n'ayez crainte. Comment vous appelez-vous ?

- Je... je m'appelle Léa. Léa Waters.

- Léa. D'accord, c'est très bien. De quoi vous souvenez-vous Léa ?

Elle réfléchit, mais ne parvint pas à percer le voile noir qui s'approchait d'elle à toute vitesse.

- Je ... je ne sais pas... Je... me sens pas très bien... je... mal...

Trop tard.

Le voile l'enturbanna dans l'obscurité et l'entraîna de l'autre côté. Mais la transition entre les deux mondes était violente. Tranchante.

Le médecin lui parlait, mais elle n'entendait plus rien. Tout juste voyait-elle sa bouche s'agiter, mais aucun son n'en sortait.

L'instant d'après, elle perdit connaissance.

\*\*\*

- Bon voyage, ma chérie, et surtout, fais attention à toi.

C'était la traditionnelle recommandation de voyage. Un mélange de paternalisme exacerbé et d'angoisse qui ne disait pas son nom.

- Oui, ne t'inquiète pas. Encore merci pour le week-end, c'était très bien.

- Content que ça t'ait plu. Tu me tiens au courant pour ta prochaine visite ?

- Je n'y manquerai pas. Il faut que j'y aille. Le train va partir.

Sur le quai de la gare, Léa embrassa une dernière fois son père avant de monter à l'intérieur du wagon. La porte se referma et le chef de gare actionna son sifflet. C'était le moment du départ.

Un dernier regard, un dernier signe d'adieu et le train s'ébroua bruyamment en direction de Paris. Quelques secondes plus tard, les immeubles de l'avenue Pasteur défilaient lentement sous ses yeux avant de disparaître.

C'était le moment qu'elle appréhendait le plus. Le dimanche soir, lorsqu'il fallait rentrer de la maison familiale pour retrouver la solitude de son petit appartement parisien. Le trajet du retour avait toujours un petit goût amer.

De son côté, son père resta quelques instants sur les quais en regardant le train s'éloigner, puis il fit demi-tour à l'intérieur de la gare.

Les mâchoires serrées, il soupira.

Il était enfin temps de faire tomber le masque. La tension du week-end s'évapora. L'extrême précaution laissait des marques. Sa concentration avait été intense. Et il était épuisé.

Il n'avait pas commis d'erreur. Pourtant, malgré tous ses efforts, il n'était pas sûr d'avoir appris grand-chose. Son employeur n'allait pas être satisfait.

D'ailleurs, c'était l'heure du rapport.

Une heure et demie plus tard, Léa descendit du train sur les quais de la gare de l'Est. Il y avait beaucoup de monde, comme souvent le dimanche soir. De retour de province, les Parisiens prenaient d'assaut les gares pour rentrer chez eux et attaquer une nouvelle semaine.

Le métro allait être bondé. Ça promettait.

Elle suivit le flot de voyageurs et descendit les escaliers centraux de la gare pour atteindre la station de la RATP en sous-sol. Elle passa les portiques automatiques et joua des coudes pour atteindre le couloir qui la menait vers la ligne 5. Elle jeta un œil sur l'écran d'information. En temps normal, il lui suffisait de quinze minutes pour regagner son appartement. Mais visiblement pas ce soir. Un problème de signalisation entraînait des retards sur sa ligne.

Dommage.

Elle parvint tout de même à atteindre les quais. Des centaines de personnes s'amoncelaient dans l'attente d'un métro. Par chance, une rame venait d'arriver. Bondée elle aussi. Ça s'annonçait mal.

Elle s'imposa dans la foule et se positionna au milieu du quai. Avec un peu de chance, elle pourrait prendre le prochain. Ou celui d'après.

En attendant, son regard naviguait dans la station. Le quai d'en face était aussi encombré. Des femmes avec des poussettes, des voyageurs aux imposants sacs à dos, des groupes de jeunes, casques sur les oreilles et musique à fond dodelinaient de la tête... On avait l'impression que tout Paris se croisait ici.

Léa regarda les publicités placardées sur les murs courbés de la station. L'affiche du prochain film de Steven Spielberg, les promotions de Noël aux Galeries Lafayette, le nouveau téléphone de Samsung... Elle sourit en pensant à ses cours de marketing et de publicité, en se sentant assaillie de messages publicitaires et consommateurs.

Un deuxième métro arriva.

Il y avait un peu moins de monde. Un petit mouvement de foule propulsa Léa à l'extrémité du quai au moment où les portes se refermèrent. Le prochain serait le bon. Elle était en première position.

Léa regarda un panneau publicitaire au fond de la station.

Un grand quatre par trois qu'elle n'avait encore jamais vu.

Pour une raison inconnue, son regard fut irrémédiablement attiré par lui. C'était une publicité pour un groupe pharmaceutique, dont elle avait vaguement entendu parler.

PharmaCorp.

La publicité illustre une famille heureuse avec les grands-parents, parents et enfants se promenant tout sourire et lançant autour d'eux leurs manteaux d'hiver, gants et écharpes. L'illustration magique d'un remède contre le rhume. Un de ces concentrés tout-en-un qui font à la fois dormir la nuit et agissent la journée grâce à un cocktail de vitamines et d'ibuprofène.

Pourtant, ce n'était pas en soi le médicament qui l'intéressait.

Il y avait quelque chose d'autre.

Le logo de l'entreprise.

Le logo de PharmaCorp.

Ce grand signe mathématique pi qui semblait tourner sur lui-même.

Léa était hypnotisée.

Son regard était totalement immobile. Captivé. Une étrange lumière émanait de cette publicité. Quelque chose de perçant. De bruyant. De désagréable.

Elle sentit un bruit bourdonner dans sa tête. Elle se passa la main sur le front et essuya une petite goutte de sueur.

La foule se plaquait le long des murs, agglutinée sur les quais. Les visages des voyageurs étaient encore plus fermés que d'habitude, alors qu'un brouhaha d'exaspération montait petit à petit.

L'arrivée d'une nouvelle rame de métro la tira finalement de son étrange transe. Elle fut littéralement poussée à l'intérieur et compressée contre la porte opposée.

Quelque chose n'allait pas.

Elle était entrée en communication avec ce signe. Avec ce logo et cette publicité. Comme un lien indéfectible qui lui perçait la peau.

La fièvre s'empara d'elle. Le logo de cette entreprise pharmaceutique tourna en elle. Il brillait dans son esprit et s'agitait dans sa tête.

Léa sentait les respirations des autres voyageurs dans sa nuque. Elle détestait ces moments où le métro était surpeuplé, avec ces odeurs qui l'enivraient parfois jusqu'à la nausée. Alors que le bruit régulier des roues survolant les rames d'acier rythmait son trajet, elle tenta de se focaliser sur autre chose.

Mais à chaque fois, son malaise revenait et s'amplifiait.

Comment une migraine pouvait-elle survenir aussi rapidement ?

Aussi soudainement. Et sans aucun signe avant-coureur. Le trajet jusqu'à son appartement s'annonçait très long.

Trop long.

Ses paupières tressaillirent.

Plus que deux stations.

Elle contrôla sa respiration. Pourtant quelque chose n'allait pas. Et c'était même de pire en pire.

Quelques minutes plus tard, le métro s'arrêta enfin à sa station.

Malgré un mal-être qui la gagnait, elle joua des coudes pour sortir. C'était une question de vie ou de mort. Alors que le bruit strident du signal de fermeture des portes se faisait entendre, elle parvint enfin à s'extirper de cette masse humaine répugnante qui s'entassait dans le sous-sol parisien.

Il y avait encore du monde dans la station.

Portée par un flux humain qui courait dans les couloirs, Léa était comme une poupée désarticulée, poussée par tous ces gens qui la forçaient à avancer.

Le monde, le bruit, les odeurs...

Tout la dégoûtait ce soir.

Ses jambes tremblaient. Elle parvint tant bien que mal à gravir les escaliers en béton gris qui l'amenaient vers la sortie. Sa main tenait fermement son sac de voyage.

Elle se sentait faible.

Elle avait besoin d'air. Mais plus elle avançait sans voir la sortie de cet abîme, plus elle se sentit pâlir.

Ses jambes ne la portaient plus.

Elle s'accroupit un instant contre un mur. Les derniers voyageurs quittèrent la station en passant à côté d'elle sans un mot.

Bien que son malaise s'amplifiât, elle réussit à passer les lourdes portes métalliques pour sortir du métro. Juste en face d'elle, les dernières marchent avant de retrouver l'air de la surface.

Alors que les odeurs d'urine émanant des murs décrépis et celles des pots d'échappement l'achevaient, la foule qui passait à ses côtés était de plus en plus compacte.

Elle y était presque.

Appuyée contre le mur, elle mit un pied devant l'autre.

Précautionneusement.

S'arrêtant à chaque fois pour ne pas défailir. Alors que les visiteurs montaient et descendaient les marches de la bouche de métro à côté d'elle, dans une ignorance toute parisienne.

Petit à petit, elle devait gagner enfin l'exutoire.

L'air libre.

Après cinq minutes d'intenses efforts pour grimper une simple volée de marches, Léa s'effondra en arrivant en haut.

À genoux sur le macadam, les bruits de moteurs se propageaient et résonnaient dans sa tête. Les odeurs insupportables des gaz d'échappement lui assenèrent le coup fatal. Elle eut juste le réflexe de se relever brusquement pour aller vomir au pied d'un lampadaire voisin.

Au grand mépris des passants qui marchaient à côté d'elle.  
Léa était complètement effondrée. La main sur la bouche, le corps tremblant comme une feuille, ses cheveux traînaient par terre, dans ce que son estomac venait de régurgiter.  
Elle venait de vomir tout son désarroi.  
Toute sa peur et sa souffrance qui l'étreignaient.  
Mais pourquoi ?  
Pourquoi maintenant, alors qu'elle était en pleine forme et qu'elle revenait d'un bon week-end ?  
À moins que...  
Tout allait bien jusqu'au moment où elle avait été ballotée dans le métro.  
Au moment où son regard avait été capturé par cette affiche publicitaire.  
Elle toussa et cracha pour éliminer le goût acide de la bile. Après quelques minutes, ses pupilles cessèrent de s'agiter et elle sentit sa respiration se calmer.  
Elle porta la main dans la poche extérieure de son sac et en extirpa une petite bouteille d'eau pour se rincer la bouche. Complètement vidée, elle se retourna et avança accroupie sur le trottoir pour s'adosser à un réverbère à la sortie de la station de métro.  
- Qu'est-ce qui vient de se passer ? pensa-t-elle. Je ne comprends plus rien... Je... Faut qu'j'aille me coucher... J'suis trop malade...  
Après quelques minutes, elle parvint à se lever.  
Elle marcha lentement.  
Titubant sur les trottoirs étroits de la petite rue transversale qui rejoignait le boulevard Voltaire.  
Son sac de voyage semblait peser des tonnes.  
La migraine se rendait maître de son esprit. Elle garda la main gauche sur son front comme pour retenir cette tête trop lourde à porter. Un bruit sourd résonnait et martelait encore et encore. Une vraie forge en activité.  
Le visage livide, les jambes tremblantes, elle continua d'avancer.  
Ne pas s'arrêter.  
Ne pas réfléchir.  
C'était le meilleur moyen de ne pas s'écrouler de nouveau dans la rue.  
Après d'interminables minutes, elle parvint enfin devant la porte de son immeuble.  
Elle n'avait pas la force de prendre l'escalier.  
Et l'ascenseur mettait des heures à arriver.  
Tous ses sens étaient devenus anaphylaxiques. Le léger grincement des portes qui s'ouvraient lui perçait les tympans.  
Alors que la cabine montait, elle sentit son corps en apesanteur.  
La cage était floue. Elle oscillait et bougeait rapidement comme des flashes stroboscopiques.  
Après quelques secondes qui parurent une éternité, elle sortit enfin dans le couloir obscur.  
À tâtons, elle appuya sur l'interrupteur.  
Un éclair lui transperça le regard.  
La lumière venait d'embraser l'hypersensibilité de ses yeux.  
Sa tête résonnait. Elle avait encore envie de vomir.  
Elle avança en trainant son sac. Elle était un fardeau à elle seule. Trop lourde à porter. Trop fatiguée à déplacer. Trop mal pour bouger.  
Seule dans le petit couloir, la porte de son appartement lui faisait face.  
Elle reprit péniblement son souffle.  
D'une main mal assurée, elle sortit de sa poche un trousseau de clés. Lorsque celles-ci s'entrechoquèrent, une onde de choc se propagea dans l'air et lui asséna le coup de grâce.  
Elle tomba par terre. C'était trop insupportable de rester debout.  
À genoux, elle eut tout juste la force d'introduire la clé dans la serrure et de la faire pivoter.  
Accroupie, elle se traîna péniblement chez elle avant de sentir ses yeux se renfoncer dans leurs orbites. Une profonde douleur traversa sa cage thoracique et gagna tout son corps.  
Prise dans un étau qui se resserrait, elle sentit ses os s'entrechoquer et ses vertèbres devenir



poussière.

Une angoisse terrifiante lui engourdit l'esprit.

Ses muscles ne répondaient plus.

Elle s'effondra à terre et s'écroula en avant. Sa tête heurta violemment le sol.

Un grand voile noir recouvrit ses pensées, sa douleur et son esprit. Elle perdit immédiatement connaissance.

Une minute plus tard, la lumière s'éteignit automatiquement.

Il ne restait plus qu'elle. Gisant dans l'obscurité, devant la porte de son appartement ouverte.

Elle détestait vraiment les dimanches soirs.

\*\*\*

Ses doigts dansaient rapidement sur les touches de son clavier d'ordinateur. Assise en tailleur sur son lit, Céline avait les yeux fixés sur son écran. Elle poursuivit ses recherches, surfant sur internet, étudiant ses notes et tapant ses nouvelles théories sur le logiciel de traitement de texte.

Son appartement était sens dessus dessous. Des feuilles de papier noircies de notes et de graphiques en tout genre traînaient tout autour d'elle.

Des livres et des magazines scientifiques s'entassaient sur son lit, alors que des images et des photos avec des annotations étaient punaisées sur les murs. En face d'elle, un grand paperboard était crayonné avec de nombreuses indications.

Ce n'était plus une chambre.

C'était un laboratoire.

Avec le traditionnel désordre qui allait avec. C'était très bon pour la créativité, paraissait-il. Et ça tombe bien, car Céline avait bien besoin d'être créative ce soir.

L'amie de Léa avançait dans ses recherches. Et pourtant, elle était inquiète.

Un étrange sentiment qu'elle ne pouvait pas expliquer. Quelque chose la tracassait.

Ses mains ralentirent leur folle danse sur le clavier et elle ajusta ses petites lunettes rectangulaires noires.

Elle releva la tête et respira profondément.

Il était temps de bouger.

De réfléchir à autre chose.

À une autre piste.

À quelque chose qui, pour une fois, n'aurait aucun rapport avec la vie de Léa Waters.

Elle se leva, faisant tomber au passage son carnet de notes et un stylo qui roula sur la moquette avant de s'immobiliser contre un pied de chaise.

Céline retira ses lunettes qu'elle posa sur la table basse et marcha pieds nus vers sa fenêtre. Elle enjamba les piles de livres à terre, évita les feuilles et les cahiers ouverts. Dehors, la nuit était tombée et les lumières blafardes des lampadaires renforçaient son étrange impression.

Et puis à quoi ressemblait ce lieu ? Certes, elle devait entrer dans le moule de la petite étudiante parfaite, mais on avait ici atteint les pires clichés. Un minuscule studio mal isolé dans une résidence lointaine du CROUS. C'était temporaire, mais pitoyable.

Le temporaire durait un peu trop longtemps à son goût. Elle commençait par croire qu'elle n'obtiendrait aucun résultat probant. La méthode douce avait ses limites. Et en l'occurrence, elle était atteinte.

Quelle perte de temps.

Si elle ne voulait pas moisir ici trop longtemps, il fallait qu'elle accélère le rythme. Elle connaissait sa proie pratiquement par cœur.

Son comportement.

Son style de vie.

Sa manière de faire.

Mais ça n'avait pas été très utile jusque là.

Elle saisit son téléphone portable et composa un numéro. Après plus de dix sonneries, elle raccrocha, agacée.

Où était-il ?

Encore en train de dormir ?

Pourtant, avec le décalage horaire, il aurait dû déjà être au travail. À moins qu'il n'ait encore passé la soirée dans un bar à striptease et qu'il soit à l'hôtel avec une Tammy, Ashley ou Tiffany.

C'est la colère qui la faisait délirer.

Impossible. Il n'y avait qu'elle dans sa vie. Du moins c'est ce qu'il lui avait dit au moment de partir. Au moment de l'envoyer en mission.

Loin des yeux, loin du cœur. C'est ce qui se dit.

Non, impossible. Pas pour eux.

Inutile de s'alarmer. Il fallait qu'elle concentre son esprit sur quelque chose d'autre.

Elle chercha alors dans son répertoire un autre numéro. Après cinq sonneries elle entendit sa voix. Mais pas de la manière qu'elle souhaitait.

- Bonjour, vous êtes bien sur la messagerie de Léa. Je ne peux pas vous répondre, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai. »

- Salut, Léa, c'est Céline. Je... je voulais savoir comment s'était passé ton week-end. Rappelle-moi. Sinon on se voit demain en cours. Bisous. »

Elle raccrocha et balança son téléphone sur le lit.

Une longue soirée l'attendait encore.

Elle chausa de nouveau ses lunettes et se replongea dans ses recherches. Léa Waters ne lui avait pas encore révélé tous ses secrets.

\*\*\*

Quelque chose vibrait.

Où était-elle ?

Dans le métro ? Dans une voiture ?

Non, ça bougeait dans sa poche.

Puis, tout s'arrêta.

Léa reprit conscience et son corps fébrile revenait à la vie. Son cœur battait au fond de sa poitrine et ses muscles endoloris se réveillèrent.

Toujours immobile, elle entrouvrit les yeux avec difficulté, mais ne voyait que l'obscurité de son appartement vaguement baigné de la mince lumière verte du panneau "sortie de secours" accroché au-dessus de l'escalier.

Elle avait dans la bouche un goût âpre, une étrange sensation qui lui engluait les lèvres. Elle sentait comme un craquement le long de ses joues. Du caramel solidifié qui craquelait lorsque les muscles de son visage bougèrent légèrement. Sous son menton, elle baignait dans un liquide froid et gras. Elle s'efforça de se relever et sentit son visage s'arracher du sol et aussitôt une vive douleur sur le front.

Nouvelle vibration au fond de sa poche.

C'était son téléphone portable. Probablement un message sur le répondeur. C'est lui qui venait de la ramener à la réalité.

Elle se releva et poussa la porte de son appartement. Elle appuya sur l'interrupteur qui alluma la lumière douce de sa lampe halogène. Son regard se porta aussitôt sur la trace rouge laissée sur l'interrupteur qu'elle venait actionner.

Du sang.

Évidemment. Son visage était poisseux.

Elle déposa ses affaires et s'enferma à l'intérieur de son cocon. Elle retira son manteau et se précipita dans la salle de bain.

Lorsque son image se refléta dans le miroir, elle faillit se demander qui était la personne en face

d'elle. Son minois si bien composé, avec son petit nez légèrement recourbé, ses yeux émeraude et ses cheveux d'un roux délicat, était aujourd'hui méconnaissable.

Elle avait le visage ensanglanté, les cheveux ébouriffés. Sa tête était tombée sur la butée de porte en inox qui lui avait ouvert le cuir chevelu juste au-dessus du front. à priori, rien de grave, mais c'était toujours impressionnant. Elle se lava les mains et se nettoya. Dans le lavabo, l'eau tournait dans le siphon comme un ouragan safrané emportant les tourments rouges qui la recouvraient.

Un quart d'heure plus tard, elle ressortit de la salle de bain, une fine incision coagulée et une belle bosse au-dessus du front.

Elle s'assit sur le canapé. Elle se souvint de son mal de tête, de son désarroi en sortant du métro, puis de son malaise, mais tout paraissait flou. Elle se revoyait entrer dans son immeuble, sortir de l'ascenseur et puis plus rien. Comme si sa vie s'était arrêtée quelques instants. Un entracte entre deux scènes d'une pièce de théâtre.

Le trou noir.

C'était le malaise de trop.

Sa toubib lui avait dit qu'il faudrait du temps.

Qu'elle devait se reposer. Prendre son traitement. Ses comprimés.

Mais plus elle suivait ses consignes à la lettre, moins elle allait bien. Ras-le-bol de cette marchande de drogues qui maintenait Léa sous son emprise.

C'était décidé.

Demain, à la première heure, elle prendrait rendez-vous pour faire le point avec son médecin.

\*\*\*

Le roulis était à peine perceptible, mais Léa le ressentait en elle. Ce n'était d'ailleurs pas si désagréable que ça. Il la berçait. La protégeait.

Un coup à gauche. Un coup à droite.

Une manière de l'accueillir de nouveau parmi les vivants.

Cette fois, le réveil était moins désagréable.

D'ailleurs, elle n'était pas toute seule. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, un homme en blouse blanche vérifiait ses constantes.

- Ah ! La voilà enfin de retour, notre passagère clandestine ! On peut dire que vous ne m'avez pas rendu la tâche facile ces derniers jours...

Elle se redressa sur son lit. Emmitouflée dans des draps blancs un peu rêches, avec une couverture marron par dessus, elle regarda autour d'elle.

Une chambre.

Non, plutôt une espèce de cabine.

- Attendez, ne bougez pas.

Le médecin s'approcha d'elle et vérifia une nouvelle fois ses yeux. Le monitoring de son activité cardiaque venait de s'arrêter. Débranché.

- Et bien, vous m'avez l'air en bonne forme. Enfin, considérant l'état dans lequel on vous a trouvée.

Elle parvint enfin à articuler ses premiers mots.

- Où... où suis-je ?

- Vous n'avez aucune idée ? Aucun souvenir ?

- Non. Enfin... je ... je ne crois pas.

- Rassurez-vous, vous êtes en sécurité. Je m'appelle Ben Colcese. Je suis médecin. Vous vous trouvez actuellement en pleine mer sur un porte-avion de la marine américaine. L'USS Ronald Reagan pour être précis. Nous faisons route vers les États-Unis pour vous ramener à bon port.

Elle voulut bouger son bras, mais quelque chose s'arracha. Reliée à une perfusion, Léa était en laisse.

Elle était éberluée.

Interloquée.

- Un... un porte-avion ? Mais qu'est ce que je fais là ?

- À vrai dire, j'espérais tout de même que vous m'aidiez à comprendre, Léa.

- Co... Comment connaissez-vous mon prénom ?

- C'est vous qui me l'avez dit... Lors de votre dernier réveil. Vous ne vous en souvenez pas ?

- Pas trop... j'ai un peu mal à la tête. C'est assez confus...

Le docteur rangea son matériel médical et s'assit sur son lit.

- Et si vous commenciez par m'expliquer ce dont vous vous rappelez ?

- Et bien... je ... Je m'appelle Léa. Léa Waters et je suis étudiante. Je travaillais pour une association humanitaire qui s'appelle *4 a better world* dans le cadre d'une année césure avant ma dernière année dans une école de commerce à Paris.

- Hum, hum... Très bien continuez...

Elle fronça les sourcils, comme pour faire revenir ses souvenirs plus rapidement.

- Je suis allée prendre quelques jours de vacances. Dans un hôtel. Et c'est là que...

La mémoire revenait progressivement. Des flashes qui illuminaient ses souvenirs. Qui s'allumaient et s'éteignaient les uns après les autres.

- Prenez votre temps. Ne vous inquiétez pas. Vous étiez donc en vacances à l'hôtel. Où était-il cet hôtel ? Vous vous en souvenez ?

- Oui, très bien. C'était... c'était l'hôtel Sud Extrême en Tunisie. Je me souviens qu'une tempête de sable approchait et que nous avons dû rester à l'intérieur.

De nouveaux flashes s'allumaient. Des lumières qui montaient en intensité. Elle sentait leur chaleur. Leur présence.

- Je... je me souviens de la tempête. De la chambre. J'étais avec un homme. Un photographe avec qui j'ai passé la soirée. Nous avons été attaqués. Il a été blessé... Oh, mon Dieu ! Vous savez où il est ?

- Je suis désolé, je l'ignore complètement. Vous étiez seule lorsque nous vous avons retrouvée. Mais continuez...

Elle plissait les yeux et regardait au loin, comme pour mieux se projeter.

- Je me souviens des ombres qui allaient et venaient dans la tempête. Ils m'ont enlevée. Ils m'ont prise et je me suis évanouie. Lorsque je me suis réveillée, j'étais attachée au pied de cet arbre dans la jungle africaine.

Le médecin fronça les sourcils.

- Léa, savez-vous quel jour nous sommes aujourd'hui ?

- Pas exactement, non. Mais je me souviens parfaitement avoir été enlevée dans la nuit du 18 au 19 avril. J'ai perdu connaissance, et vous m'avez retrouvé dans la jungle. Je suppose que j'ai dû voyager pratiquement 48 heures plein sud pour quitter le Sahara. Enfin, je crois. Je suppose qu'on doit être le 21 ou le 22 avril... Pourtant, je me sens exténuée. Tellement fatiguée...

Le docteur Colcese posa une main sur son épaule et la couva du regard.

- Léa...

Une décharge électrique parcourut son corps. Un afflux invisible d'informations venait d'inonder son cortex cérébral. Elle retrouvait des réflexes.

Elle reprenait pied.

- Mais comment avez-vous fait pour me retrouver aussi vite ? Et que voulaient ces hommes ? Ma famille ! Je dois prévenir ma famille. Ils doivent s'inquiéter ! Je dois les appeler pour les rassurer...

- Léa, calmez-vous et écoutez-moi.

- Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Il utilisait le ton du médecin qui s'apprêtait à annoncer une mauvaise nouvelle.

Du genre, « Madame, je suis désolé, mais c'est un cancer incurable. »

Ce n'était pas bon signe.

- Je ne suis pas sûr de savoir ce qu'il vous est arrivé en Tunisie, mais il y a deux choses dont je suis sûr... Et il faut m'écouter attentivement.

- Vous me faites peur... Quoi donc ?

- Léa, nous ne sommes pas le 21 ou le 22 avril. Et nous sommes très loin de la jungle africaine. Stupéfaite, elle regarda le médecin dans les yeux.

- Pardon ?

- Léa, nous sommes aujourd'hui le 8 juillet et il y a trois jours, nous vous avons effectivement retrouvé ligotée et prisonnière d'un camp dans la jungle.

- Juillet... mais qu'est-ce que....

- Vous ne souvenez de rien ?

- Non... de rien du tout...

C'était il y a deux mois et demi.

Et elle ne se souvenait de rien.

Dix longues semaines qui n'avaient laissé aucune trace dans sa mémoire.

Le black out.

Un vrai trou noir.

- Nous vous avons retrouvée totalement par hasard, alors que nous lancions une opération dans la jungle dont je ne peux vous parler. Mais cette jungle là ne se situait pas en Afrique.

- Que voulez-vous dire ?

- Que nous vous avons retrouvée en Amérique du Sud, au cœur de la jungle colombienne.